

---

**Laurent Mauvignier**

**Des hommes**

---

**Éditeur :** Les Éditions de Minuit

---

**Parution :** septembre 2009

---

**Responsable cessions de droits :**

Catherine Vercruyce

direction@leseditionsdeminuit.fr



© Héliane Famberger/Les Éditions de Minuit

**BIOGRAPHIE** Laurent Mauvignier est né en 1967.

**PUBLICATIONS** Aux Éditions de Minuit : *Dans la foule*, 2006 (prix du roman Fnac 2006) (rééd. coll. « Double », 2009) ; *Le Lien*, 2005 ; *Seuls*, 2004 (rééd. coll. « Double », 2004) ; *Ceux d'à côté*, 2002 ; *Apprendre à finir*, 2000 (prix du livre Inter 2001) (rééd. coll. « Double », 2006) ; *Loin d'eux*, 1999 (rééd. coll. « Double », 2002).



Ils ont été appelés en Algérie au moment des « événements », en 1960. Deux ans plus tard, Bernard, Rabut, Février et d'autres sont rentrés en France. Ils se sont tus, ils ont vécu leur vie. Mais parfois, il suffit de presque rien, d'une journée d'anniversaire en hiver, d'un cadeau qui tient dans la poche, pour que, quarante ans après, le passé fasse irruption dans la vie de ceux qui ont cru pouvoir le nier.

Il était plus d'une heure moins le quart de l'après-midi, et il a été surpris que tous les regards ne lui tombent pas dessus, qu'on ne montre pas d'étonnement parce que lui aussi avait fait des efforts, qu'il portait une veste et un pantalon assortis, une chemise blanche et l'une de ces cravates en Skaï comme il s'en faisait il y a vingt ans et qu'on trouve encore dans les solderies.

Aujourd'hui, on dira qu'il ne sentait pas trop mauvais. On n'ironisera pas sur le fait qu'il viendra manger à l'œil et que pour une fois il n'aura pas à faire semblant d'arriver à l'improviste. On l'appellera Feu-de-Bois comme depuis des années, et certains se souviendront qu'il a un vrai prénom sous la crasse et l'odeur de vin, sous la négligence de ses soixante-trois ans.

On se souviendra que derrière Feu-de-Bois on pourrait retrouver Bernard. On entendra sa sœur l'appeler par son prénom, Bernard. On se rappellera qu'il n'a pas toujours été ce type qui vit aux crochets des autres. On l'observera en douce, pour ne pas éveiller sa méfiance. On le verra avec toujours les mêmes cheveux jaunes et gris à cause du tabac et de ce charbon de bois, les mêmes moustaches épaisses et sales. Et puis les points très noirs sur le nez, ce nez grêlé, bulbeux, rond comme une pomme. Et puis les yeux bleus, la peau rosée et boursouflée sous les paupières. Le corps robuste et large. Et cette fois, si on y prêtait attention, on verrait les traces du peigne sur les cheveux coiffés en arrière, on devinerait l'effort de propreté. Et même, on se dirait qu'il n'a pas bu et qu'il n'a pas l'air trop mauvais.

On l'avait vu garer sa Mobylette devant chez Patou, comme tous les jours, et puis y faire un détour avant de traverser la rue pour venir ici, dans la salle des fêtes, retrouver sa sœur Solange fêtant avec nous tous, cousins, frères, amis, ses soixante ans et son départ à la retraite.

Et ce n'est pas à ce moment-là, mais après bien sûr, une fois que tout aura été fini et qu'on aura laissé derrière nous la journée de ce samedi et la salle des fêtes vide avec ses odeurs de tabac froid et de vin, ses nappes de papier déchirées et tachées, et puis, au-dehors, la neige ayant fini de recouvrir sur la dalle de béton, dans l'entrée, les traces de pas de tous ces invités repartis s'étonner chez eux de la journée, à ce moment-là donc, que moi aussi je reverrai chaque scène en m'étonnant de les avoir chacune si bien en mémoire, si présentes.

Je me souviendrai qu'au moment de la remise des cadeaux je l'avais regardé, lui, un peu à l'écart, tripotant quelque chose dans la poche de sa veste. D'ailleurs, sa veste, je ne la lui avais jamais vue, mais je la connaissais. Je veux dire que je ne l'avais jamais vue sur lui, une veste en daim redoublée de laine à l'intérieur, qu'on apercevait sur le col. Elle était défraîchie, et j'avais eu le temps de penser qu'elle avait appartenu à l'un de leurs frères, à lui et à Solange, lequel aura donné des vieilles affaires en échange d'un coup de main, d'un stère de bois à rentrer dans le garage ou même pour rien, uniquement pour donner à son frère des vêtements dont il ne voulait plus.

Je me suis dit ça en le regardant parce qu'il avait toujours la main droite dans sa poche et que celle-ci semblait tenir ou manipuler un objet, peut-être un paquet de cigarettes, puis non, bien sûr que non, je l'avais vu sortir et remettre son paquet de cigarettes dans la poche arrière de son pantalon.

Les gens s'étaient mis à parler plus fort et à rire aussi, d'un rire qui se déployait d'une bouche à l'autre au fur et à mesure qu'on entendait les bouchons de mousseux et les verres qui trinquaient. Solange avait vu défiler des dizaines et des dizaines d'amis, des connaissances, des visages aussi familiers que ceux des photos dans la vitrine du meuble de son salon.

Allez, Solange, il faut boire.

Et Solange avait bu.

Allez, Solange.

Et Solange avait souri, parlé, ri à son tour et puis on avait presque oublié qu'elle était là, la laissant passer d'un groupe à l'autre, parce que des groupes s'étaient formés, selon les affinités et les connaissances, certains glissant de l'un à l'autre et d'autres au contraire évitant les uns comme les autres.

Je ne sais pas si elle a évité de venir vers lui, sachant qu'elle ne pouvait pas esquiver cette invitation, parce que je sais combien elle la redoutait, plus encore qu'elle redoutait la présence de la Chouette et de son mari, celles de Jean-Jacques, de Micheline et d'Évelyne, et de quelques autres encore. Mais la sienne. Sa présence à lui. Feu-de-Bois. Bernard. Ce malaise que j'avais ressenti chez elle plusieurs fois à cause de la culpabilité qu'elle éprouvait lorsqu'elle se planquait dans sa cuisine pour ne pas lui ouvrir la porte, lorsqu'il descendait jusqu'à La Bassée et qu'après un arrêt prolongé chez Patou il arrivait devant

la grille en braillant qu'il aimait sa sœur, qu'il voulait voir sa sœur, qu'il fallait qu'elle lui parle, il le faut, il le faut, disait-il, hurlait-il jusqu'à devenir menaçant parfois parce que personne ne venait et que de toutes les maisons neuves autour ne résonnaient que du silence et du vide. Un silence et des maisons creuses comme des grottes où sa voix semblait se perdre, s'amenuiser, s'effacer jusqu'à ce qu'il se résigne en ronchonnant tout le long de la route, jusqu'à sa Mobylette, laquelle le ramenait chez lui ou encore chez Patou, chez qui il devait finir de noyer sa déception d'avoir fait chou blanc en rebuvant un verre, le dernier, pour la route, jusqu'à ce qu'il se laisse convaincre par Patou que Solange devait travailler, il faut bien que les gens travaillent, une femme toute seule avec des enfants, tu comprends.

Et lui finissait par dire oui, sans doute, je comprends, ma sœur qui est seule, ma sœur et ses enfants. Il baissait les yeux et rougissait de toute cette injustice, tout ce gâchis, disait-il aux clients, à qui voulait l'entendre, ou plutôt à ceux qui n'avaient pas mieux à faire qu'à rester là à l'entendre plutôt qu'à l'écouter, malgré la voix de Jean-Marc qui le sermonnait gentiment, ou celle de Patou,

Oui, Feu-de-Bois, on le sait, oui, Feu-de-Bois, ta sœur, oui, c'est vrai, Feu-de-Bois.

Et lui, en partant, finissait par cracher près de la porte, toujours au même endroit, toujours titubant, à deux doigts de s'écrouler et ne s'écroulant jamais, robuste dans sa façon même de se tenir pitoyable, faible, moribond jusqu'au cœur.

Mais c'était son impatience. C'était cette façon de sourire. Une sorte d'hostilité dans sa présence, ou de la méfiance, déjà, comme toujours, ou même, oui, une forme de condescendance.

C'est ce que je me suis toujours dit.

Et même à le voir comme ça, plutôt récuré que propre quand toute sa propreté sentait l'effort, le travail, l'acharnement à vouloir être présentable.

Et moi cet après-midi je l'ai regardé longtemps. Je ne sais pas pourquoi, mais mes yeux revenaient vers lui. Et lui ne me voyait pas. Je le regardais échanger quelques mots avec Jean-Marcel, avec Francis, je le regardais sourire aux enfants qu'il ne reconnaissait pas.

Et puis soudain il s'est décidé.

Je l'ai vu se redresser, se tendre entièrement et chercher du regard cette fois très ouvertement, non pas comme il avait fait jusqu'à maintenant, en catimini, mais en tendant le cou et en ouvrant grand les yeux. J'ai eu le temps de voir qu'il a sorti de sa poche un objet, mais trop petit pour que je le voie, que je comprenne. À peine aperçu une forme noire que sa paume a engloutie. Les doigts se sont refermés tout de suite. Le poing serré, large, épais et rugueux.

Et puis il a avancé. Et puis il a appelé Solange. Et puis en avançant vers elle il a appelé Solange de plus en plus fort. Jusqu'à ce que les gens s'arrêtent un

moment, qu'ils le regardent et s'étonnent de son élan, de ce mouvement tout à coup et de son sourire, de l'énergie et moi j'aurais dit plutôt que c'était la foi d'un illuminé (mais j'ai des raisons pour l'avoir pensé et vu comme ça), mais ce n'était pas ça, c'était la joie d'un homme un peu étrange et déphasé qui devait ne pas aimer être là, lui qui n'y serait certainement pas venu s'il ne s'était agi de l'invitation de Solange. Je veux dire qu'il ne serait pas venu à l'invitation d'un de ses frères ou d'une des autres sœurs, d'aucun d'entre eux, à qui il parlait de temps en temps et de qui il acceptait pourtant quelques rares invitations, parfois, mais seulement pour remercier du don de vieux vêtements ou par besoin de manger, par faim, parce que la faim le sortait de chez lui.

Ils se sont écartés pour le laisser passer. Il a fallu un certain temps pour que l'étonnement enfle suffisamment pour que cessent les mouvements, les regards, les phrases. Il a fallu du temps pour que ralentissent et se stabilisent les mouvements. Il a fallu autre chose qu'un geste ou un rire, il a fallu un cri.